

# La tour blanche

Récit d'Elena Žindžiuvienė-Deksnytė

Ma terre natale était un vrai coin de paradis. Notre grand jardin était ceint au nord, à l'ouest et à l'est, par un ruban de forêt. Papa avait un faible pour son verger. Pommiers et poiriers s'enracinaient en rang, entre eux poussaient des groseilliers, groseilliers à maquereau et d'énormes framboisiers. Le trèfle blanc fleurissait et les abeilles bourdonnaient. Au printemps, les pommiers se couvraient de bagues blanches et rosées, dans la forêt s'étendait un bleu tapis d'anémones. Il semblait que le ciel bleu lui-même était descendu sur la terre... Près du jardin se blottissait notre maison entourée d'une cour dallée de pierres. Et partout des arbres montrant le chemin du village.

Papa, c'était le vrai intellectuel du village. Le soir, il s'asseyait à table, s'emparait de la lampe à pétrole qui y était posée et, le journal bien en main, il le lisait à sa clarté. Très souvent à voix haute. Il lisait des journaux, l'atlas ouvert sur la table et en cherchant les lieux mentionnés. Il ne se contentait pas de lire lui-même journaux et revues, mais il les diffusait aussi dans le village. Il commandait lui-même les journaux pour les villageois, et très souvent sa revue préférée *Lurdas* (*Lourdes*) et l'hebdomadaire *Mūsų laikraštis* (*Notre journal*). Le dimanche, au retour de l'église, il apportait lui-même l'édition depuis la poste de Žiobiškis, et notre rôle, à mon frère et moi, était de la porter aux lecteurs dans le village. Le soir, durant la Semaine sainte, Papa réunissait les gens du village, et en chantant, ils allaient voir toutes les croix le long du chemin. En hiver, les dimanche soirs, les fermiers du village venaient à tour de rôle en visite chez Papa. Maman mettait sur la table une cruche de kwas, fabriqué avec des betteraves à sucre. Papa ne régala jamais personne avec de l'eau-de-vie. Les villageois, en parlant politique, mentionnaient souvent la menace du communisme venant de l'Est. Dans ma compréhension d'enfant, ces discours étaient semblables à un conte. Je m'efforçais d'imaginer comment les gens du village entier vivaient dans une seule cabane et mangeraient de la bouillie d'un seul énorme chaudron. La tête me tournait encore à me demander s'ils mangeraient avec une seule cuillère, ou si chacun aurait la sienne.

Mes souvenirs d'enfance sont liés aussi à la garde des bêtes. Dès que j'ai commencé à raisonner, on m'a confié la protection des poussins au duvet jaune et des oisons contre les corbeaux meurtriers, qui croassaient sans cesse dans les bois. Devenue un peu plus grande, j'ai commencé à garder les cochons. Ce fut une période de ma vie vraiment détestable. Ces animaux,

à mon avis, ne sont pas du tout faits pour les champs : ils fouillent tranquillement les chaumes et ramassent les épis qui restent, mais regarde ! Il suffit qu'un seul crie, fasse un bond et détale vers la maison, et hop derrière lui tout le troupeau galope en grognant ! Et tu peux toujours essayer de les arrêter ! Par chance, Papa ne renvoyait jamais aux champs ni les cochons ni la bergère. Chez nous, on disait : « *si tu n'as pas gardé les cochons, tu ne seras pas un seigneur* ». Moi, malheureusement, j'ai eu beau garder les cochons, je n'ai jamais été une grande dame.

Ma vie a changé complètement quand j'ai commencé à garder les vaches. Là, que d'inventions, de découvertes et de créations ! Les vaches, ce n'est pas comme les cochons, elles paissent tranquillement, et tu peux faire ce que tu as en tête. Je connaissais parfaitement le caractère et les habitudes de chacune d'elles, et je savais m'y adapter. Mais si l'on veut les apaiser complètement, il suffit de courir en cercle autour du troupeau et de chanter : couché, couché, couché... Et les vaches s'immobilisent, se mettent à ruminer et l'une après l'autre se couchent. Il ne reste plus qu'à chercher un morceau d'argile, à bien le pétrir pour qu'il ne colle pas aux mains, et à modeler des poupées.

Comme ils sont justes les mots de la chanson : « *Qui peut dire comme il est bon de garder les bêtes !* » Lorsque je lus plus tard *Les étés vendus* de Juozas Baltušis, le récit des souffrances qu'enduraient les petites bergères dans ce roman me faisait sourire. Et de fait toute mon enfance s'est passée dans les champs, auprès des vaches. J'étais la plus jeune de la famille, alors c'est moi qui ai mangé le plus longtemps le pain de la bergère. Le matin, je me levais de bonne heure, je prenais un pain entier et j'en rompais le croûton (comme il était délicieux !) ; si la pluie tombait, je me couvrais d'un épais sac de pommes de terre. Exactement comme les petites bergères de Baltušis.<sup>1</sup> À cause du froid, et parfois vraiment par plaisir, je réchauffais mes jambes dans le fumier de vache. Jamais pourtant, ni alors, ni plus tard, devenue adulte, il ne m'a semblé que c'était là une inégalité sociale. Tout était très simple : toute la famille travaillait du matin au soir, et à moi, puisque j'étais la plus jeune, revenait la tâche la plus facile, garder les bêtes.

C'est ainsi, en gardant le bétail, que j'ai grandi dans les champs de ma terre natale, en même temps que le sapin à la lisière des bois, au-dessus duquel, loin derrière la forêt de conifères, s'élevait la haute tour de l'église de Žiobiškis se dressant vers le ciel, la Tour blanche. La vue de cette tour s'est gravée en moi à jamais. Et maintenant, quand je m'agenouille pour prier, se dresse devant mes yeux cette tour brillante vers laquelle je me tournais, gardant les bêtes

<sup>1</sup> Cf. le roman *La saga de Youza* de Juozas Baltušis (transcrit en France : Youozas Baltouchis), traduit du russe et du lituanien par Denise Yoccoz-Neugnot et Genovaitė Kačiuškienė. – Paris : Alinéa, 1990. – 380 p. Réédition. – Paris : Pocket, 2001. – 384 p.

aux champs, avant de m'agenouiller pour la prière du matin.

Plus tard, j'ai cessé de jouer aux poupées. De la maison j'emportais de vieux journaux, qui remplissaient le coffre d'une pièce, et je lisais toute la journée. Dans la revue *Lurdas*, je découpai un tableau représentant la Vierge Marie et je l'accrochai dans un buisson d'osier. Pour que la pluie ne le trempe pas, je modelai un abri d'argile. Et quelle joie c'était de cueillir des fleurs des champs et d'en orner le petit autel de Marie ! Ce tableau de Marie m'a accompagnée dans l'exil sibérien. Et quand je suis rentrée en Lituanie après bien des années, je l'ai rapporté. Et maintenant cette page de journal jaunie avec l'image de la Mère de Dieu me rappelle mon enfance si chère.



Elena Žindžiuvienė-Deksnytė  
avec sa mère, 1959.

De notre ferme jusqu'à Žiobiškis, il y avait cinq kilomètres. Nous préparant à la première communion, chaque jour nous allions à pied à Žiobiškis, mon frère et moi, suivre la leçon de catéchisme, donnée par une femme âgée, qui vivait près de l'église. À l'époque, je ne connaissais même pas son nom de famille, tout le monde l'appelait simplement par son prénom, Kastutė. Kastutė Kirstukaitė était une maîtresse sévère et exigeante. Elle faisait asseoir tous les enfants sur l'herbe dans l'enclos sacré, elle-même s'asseyait sur un petit banc, pour voir tout le monde, et elle prenait à la main une longue baguette de saule, assez longue pour pouvoir atteindre tous les enfants. Mais n'allez pas vous imaginer qu'elle nous frappait avec cette baguette. Pas du tout ! Elle se contentait d'en piquer l'enfant qui n'écoutait pas ou bayait aux corneilles et lui expliquait plus à fond la leçon. Il y avait un silence et une discipline exemplaires. Elle dirigeait admirablement tout notre groupe, sans élever la voix, sans punitions particulières, uniquement par une mystérieuse sévérité.

Voici un souvenir du jour de ma première communion. Je ne sais pourquoi, mais dans ma mémoire n'est restée aucune couronne de rue<sup>2</sup> ou de myrte. Je sais seulement qu'il y avait une couronne, très verte. Tout notre groupe était agenouillé près du grand autel. Sur moi tombait un étincelant rayon de soleil. Nous rayonnions tous de blancheur.

<sup>2</sup> La rue (*rūta* en lituanien) est un arbrisseau de la famille des rutacées, qui est très populaire en Lituanie (NDE).

Il est aussi arrivé un malheur ce jour-là. Un garçon, par manque de résistance ou par oubli, but de l'eau avant la communion. Comme à cette époque il était rigoureusement exigé de recevoir la communion sans avoir rien absorbé avant, c'était là un événement déplaisant. Kastutė, notre maîtresse de catéchisme, nous dit : « *C'est le diable qui l'a embêté et lui a suggéré de boire de l'eau !* » Le pauvre enfant fut mis à l'écart de notre groupe, et chacun de nous, craintivement, se réjouissait en son cœur qu'un tel malheur – être embêté par le diable – ne lui soit pas arrivé.

Mon frère et moi, après avoir fini les quatre premiers niveaux de l'école primaire à Vaidlonai, suivîmes la cinquième et la sixième classe à Žiobiškis. Après l'école de notre village, installée dans une petite maison d'habitation, l'école de Žiobiškis nous parut un vrai palais, brillant si joliment au milieu des pins. L'hiver, quand il ventait sur les chemins, Papa attelait le cheval au traîneau, y ajoutait du foin, et mon frère et moi, ayant rassemblé les autres enfants du village, chaque matin nous allions à l'école. Nous attachions le cheval dans la forêt de pins et le nourrissions avec du foin. Après la classe, tout notre groupe, ayant repris le traîneau, glissait de nouveau vers la maison. L'automne, à la rentrée des classes et jusqu'à la fin de la saison de pâture, nous gardions les vaches à tour de rôle avec mon frère.

Papa avait travaillé toute sa vie sans redresser le dos et l'avait appris à ses enfants. Il épargnait centime après centime pour acheter de la terre qu'il arrosait de sa sueur, cultivait, moissonnait, plantait des arbres, mais il ne savait pas qu'à cause de cela il serait accusé d'être un *koulak*. Moi non plus alors je ne savais pas que, bien des années plus tard, quand Papa serait entré depuis longtemps dans l'éternité, j'aurais aussi une famille, et qu'à ma fille qui voulait, après ses études universitaires, obtenir une bourse de thèse, des bureaucrates diraient : « *Tu n'as pas le droit d'étudier, tes parents étaient des koulaks !* » Peut-être, après quelques années, auraient-ils dit la même chose aussi à mes petits-enfants : « *Vos grands-parents étaient des koulaks !* » Et combien j'avais soif, alors, d'entendre des autres une parole de vérité ! Bien que je n'aie pas cru qu'une telle chose arrive un jour : la parole de vérité, ce n'est pas aux autres, mais à nous-mêmes de la dire !

Notre grande famille fut violemment dispersée dans tous les pays par le Dragon rouge. Papa fut la première victime. Une meute de soldats armés se déchaîna dans toute la ferme. Ils se livrèrent au pillage et entassèrent leur butin dans des voitures. Ils égorgèrent un cochon et le grillèrent sur un feu de bois, sous un toit de paille. Dans le jardin, ils détruisirent les ruches. Comme de grosses larmes, noircissaient sur la neige blanche, gelées, les petites abeilles, qui étaient sacrées pour Papa. Le soir, Papa se coucha. Le lendemain matin, Maman l'emmena, marchant sans force, chez nous à Rokiškis, où nous avions alors une pièce. Nous l'envoyâmes à l'hôpital, mais les médecins ne purent diagnostiquer aucune maladie. Le lendemain,

rentrant du lycée, je passai à l'hôpital rendre visite à Papa. Ayant entrouvert la porte et en proie à un pressentiment, je m'écriai en moi-même : « *Mon Dieu, comme il est maigre et pâle!* » Je m'approchai, touchai sa main : « *Papa, Papa!* » Son regard était tranquille, fixé quelque part au loin, il ne bougeait pas, il ne clignait pas. Il était mort ! J'arrivais trop tard... Ma sœur accourut, elle le regarda et lui ferma les yeux. Elle ferma ces yeux silencieux, tranquilles, qui ne verraient plus sa chère patrie, ni les déchirures et les blessures de la ferme qu'il aimait. Silencieusement, tranquillement son cœur s'éteignit, n'ayant pas supporté la souffrance de voir comment l'œuvre de toute sa vie avait été mise en pièces et ravagée. Personne ne le menacerait plus avec un fusil braqué, ne le jetterait à terre, ne le terrifierait à coups de feu, personne ne lui offrirait plus la Sibérie... Je sortis de la chambre d'hôpital comme si mes jambes étaient de plomb. Et maintenant, je cheminai vers la maison, avec un fardeau lourd, insupportable – la nouvelle de sa mort. Comment la rapporter et comment la transmettre à Maman ? Heureusement que la route était longue – dix kilomètres. Le silence tranquille de la forêt ranima et réveilla mon esprit. J'avais suffisamment de temps pour pleurer et, déjà apaisée, me trouver face à Maman. Mais le lui dire ne fut pas nécessaire – sitôt qu'elle me vit, elle-même cria la première : « *Il est mort?!* »

Tout ceci eut lieu en novembre, en cette année sombre et morne de 1945. Les chevaux tiraient dans une charrette un cercueil noir, garni de sapins plantés des propres mains de Papa. Nous allions derrière le cercueil à pied, traversant la forêt de Žiobiškis, par les sentiers battus de l'enfance où étaient imprimées les traces de nos pieds nus... Et au-dessus de la forêt, comme un phare indiquant la route, s'élevait dans le ciel la Tour blanche de l'église. Ding dong, ding dong sonnaient les cloches de la tour, guidant l'âme de Papa vers le repos éternel. Peu de temps après, je penserais : comme c'est bien que Papa ne voie pas ce qui se passe maintenant dans sa ferme, comment s'y déchaîne le Spectre rouge, semant de ses mains osseuses la peur, l'épouvante, le chaos, la mort...

Printemps 1946. Salle du tribunal. Je mords mes lèvres jusqu'au sang, de peur d'éclater en sanglots. Ils jugent notre maman ! Depuis le barrage de la milice, deux *stribari*<sup>3</sup> armés l'ont poussée à travers les rues pavées de la ville. Il fallait voir le spectacle : à peine capable de marcher, torturée par le chagrin et l'insomnie, petite Mère encadrée par deux costauds, le fusil braqué. Comme si elle pouvait encore s'enfuir ! Il leur faut la tenir sous bonne garde. Elle peut faire juste semblant d'être malade. Nous savons bien qui sont ces koulaks, les redoutables ennemis de l'Union soviétique. Elle n'a pas donné à l'État les quantités obligatoires de grains et de lait ! Petite Maman, anéan-

<sup>3</sup> Terme lituanien pour désigner les membres des unités militaires locales formées par le pouvoir soviétique (NdE).

tie, se tient à peine assise sur le banc des criminels. Après les slogans de l'intolérance et de la calomnie, on accorde à la criminelle un dernier mot. « *Pardon...* », sanglote Maman, et elle s'effondre sur le banc. Ce « *pardon* » à peine audible de Maman m'a brûlé le cœur toute ma vie. Dans ce mot est contenue toute sa vie : pardon d'être orpheline ; pardon d'avoir perdu ma mère à douze ans ; pardon d'avoir élevé mes jeunes frères et sœurs ; pardon de m'être mariée, et d'avoir travaillé avec mon mari de l'aube au crépuscule, et d'avoir veillé la nuit près du berceau des enfants ; pardon d'avoir mis au monde treize enfants et de n'en avoir élevé que sept, parce qu'il a fallu enterrer six petits à cause des ravages d'une épidémie ; pardon de n'avoir rien fait dans ma vie pour moi-même mais seulement pour mes enfants ; pardon de m'avoir maintenant tout enlevé et ôté toute raison de vivre... Ils lui ont pardonné... Deux ans « *au-delà de l'Oural, au bout du monde, loin de son pays* ». Et de nouveau, deux costauds armés ont poussé Maman chancelante hors de la salle. Ils ne l'ont pas fait marcher sur le trottoir mais sur le pavé, là où ils abattaient les partisans, là où rouillaient encore les taches de leur sang coagulé. Je marchais derrière et mon cœur se glaçait. Je marchai jusqu'à ce qu'ils aient poussé Maman dans une cour derrière d'énormes portes de bois. Les portes se fermèrent, et ne resta que le vide, un vide glacé. Je ne revis Maman... que douze ans plus tard.

Et nous commençâmes à remplir « *l'obligation* » dont Maman « *ne s'était pas acquittée* » : Maman dans un camp de concentration, mon frère dans un autre, ma sœur dans un troisième, mon autre sœur, mon autre frère et moi-même dans l'exil sibérien. Nous leur payions et continuions à leur payer le tribut avec une seule question sans cesse posée : ce n'est pas encore assez, bourreaux de nos vies ?

Et c'est de nouveau le voyage dans la forêt de Žiobiškis. Le voyage derrière le cercueil de Maman. Maintenant je suis en voiture, et les images de ma vie entière défilent rapidement devant mes yeux. Et de nouveau dans le lointain s'élève au-dessus de la forêt la Tour blanche. Et de nouveau résonne ding dong, ding dong ! Maman revient d'un long exil, après une vie difficile et ingrate, elle revient dans sa chère patrie, dans le cimetière calme et silencieux de sa paroisse. Le sable jaune et léger ne pèsera pas sur ta poitrine, Maman. Le doux sable tombe silencieusement, légèrement sur ton cercueil, bruissant comme le courant d'une rivière. Les pins verts ombragent le cimetière et murmurent le chant du repos. Et la Tour blanche s'élève et s'élève encore dans l'azur du ciel, et montre le chemin du pays éternel, où n'existent plus ni violence, ni esclavage, ni angoisse, ni injustice. Ding dong, ding dong ! pleurent en écho les cloches...

*Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre*